

BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE



GERMAINE
CHAUMEL
PROFESION
PHOTOGRAPHE

et aussi

- La Retirada (suite)
- Le compoix de Blagnac
- Les Dewoitine D338

Revue Semestrielle d'Histoire Locale - n°46 (Novembre 2013)

La Retirada : nouveaux témoignages

En novembre 2009, dans la revue numéro 38, nous avons consacré un long article au drame de la "Retirada". Voici aujourd'hui, les témoignages nominatifs de Blagnacais que nous venons de contacter, tous filles et fils de réfugiés espagnols.



◀
**Marie-Louise
et Mercedes
en 1939**
(collection :
famille Facerias)

Mercedes

Mercedes naît à Barbastro, province de l'Aragon. Elle a une sœur, Marie-Louise, de cinq ans son aînée. À dix ans, elle perd sa mère, mais entre son père, chauffeur-routier, sa grand-mère et sa sœur, elle passe une enfance aussi heureuse que possible. Elle va à l'école. L'enseignement en Espagne est en avance pour l'époque : en plus des matières de base, des cours de gymnastique, de peinture, de dessin, de couture, de travaux pratiques... sont dispensés. Mercedes obtient brillamment à 14 ans l'équivalent du Certificat d'études et envisage de poursuivre les études à Saragosse. Ce beau programme ne peut pas se réaliser. La guerre civile fait rage. En 1938, les bombardements s'intensifient sur l'Aragon et les habitants du village s'enfuient. Pour Mercedes et sa sœur sonne l'heure du départ. Elles partent seules car, malheureusement leur grand-mère vient juste de décéder et leur père est sur les routes. Il porte des équipements pour les centrales électriques entre Bilbao et Lafortunada.

Elles s'engagent à pied comme deux cents autres familles avec femmes, enfants souvent très jeunes, vers les Pyrénées pour rejoindre la France. Le chemin est rude, la neige est encore là. Elles ont très froid malgré les nombreux vêtements et une couverture. Il faut avancer, suivre l'étroit sentier sans regarder le précipice. La valise prise au départ, devenue trop encombrante est abandonnée. Elles ne gardent qu'un sac à dos avec le strict minimum d'affaires.

Enfin, tous arrivent à la frontière à Parzan (municipalité de Bielsa), la traversent le 3 avril 1938 et se retrouvent du côté français à Fabian. Malgré la fatigue ils continuent toujours à pied jusqu'à Arreau. Les deux sœurs dorment comme tous les autres dans des granges sur de la paille. Le lendemain, un bus les transporte à Tarbes. La Croix-Rouge s'occupe d'eux, leur donne à manger, leur prodigue des soins. Puis, on les entasse "comme des bêtes"

dans un train. Des familles sont séparées, les deux sœurs perdent des amis ; elles ne savent pas où elles vont. Enfin, on les fait descendre à Mirande dans le Gers où elles restent trois jours. La nourriture est rare : quelques sardines à l'huile et du pain. Elles réussissent à prévenir leur tante, sœur de leur mère, arrivée en France depuis quelques années et qui habite à Lavelanet. Grâce à cette parente, elles obtiennent des papiers disant que la famille les héberge. À Lavelanet, il leur est d'abord interdit de travailler : les places étant réservées aux hommes. Cette interdiction est assez rapidement levée, mais en 1940, les femmes doivent à nouveau laisser la place aux hommes. Leur patron garde l'aînée à la filature et emploie Mercedes pour garder ses trois enfants à Toulouse.

La grande difficulté pour Mercedes et sa sœur reste la langue. Les "leçons" de leur cousine les aideront beaucoup.

Leur père, bloqué à Barcelone, ne passe la frontière qu'en 1939 au Perthus, il est arrêté et envoyé dans le camp d'Argelès où il vit avec d'autres Espagnols entassés dans des baraques presque sans nourriture. Les deux sœurs vont le voir une fois, lui font passer un gros pain et de l'eau à travers le grillage. Au bout d'un mois, elles arrivent à le faire sortir avec une carte à renouveler chaque six mois et il les rejoint à Lavelanet.

En 1945, les deux sœurs épousent deux frères espagnols installés déjà en France. L'obtention des papiers nécessaires à ce mariage a été difficile car les archives du village espagnol ont brûlé, heureusement celles de l'église sont restées intactes. Ils s'installent tous à Miramont-de-Comminges près de Saint-Gaudens. Les enfants naissent dans cette ville.

Le père veut retourner en Espagne, mais il ne retrouve plus rien dans sa maison qui a été pillée. Le cœur lourd il est obligé de revenir en France.

À Saint-Gaudens, toute la famille monte sa propre filature qui, malheureusement, ne marche pas. Tout est acheté par un patron d'une autre filature installée à Saint-Simon (Toulouse).

En 1956, toujours en famille, ils arrivent à Blagnac et un Blagnacais les emploie dans sa blanchisserie. Mais il les licencie rapidement et même, ne voulant pas de concurrence, il leur interdit d'installer à leur compte une autre blanchisserie à moins de cinq cents mètres de la sienne. Aussi, en 1960, ils construisent, au milieu des champs, des maisons où ils habitent encore. Une Blagnacaise leur fournit le matériel de blanchisserie. Ils se spécialisent

La revue papier BQH n° 38 concernant LA RETIRADA étant épuisée, retrouvez cet article en pdf sur notre site : <http://blagnachistoire.e-monsite.com/> en bas de la page

surtout dans la récupération de vieux vêtements. Ils les lavent, les recyclent et les revendent. S'ils sont trop abîmés, ils les donnent aux usines comme chiffons pour essuyer les machines.

En 1970, ils reviennent en Espagne, les villages sont reconstruits mais ils ne se sentent pas en sécurité (Franco ne meurt qu'en 1975) et, assez nostalgiques, préfèrent rejoindre la France.

Aujourd'hui, Mercedes, entourée de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, se sent Française mais a le sentiment qu'une partie de sa jeunesse lui a été volée. Pourtant elle est bien consciente que, grâce aux parents déjà installés en France, elle a eu plus de chance que certains autres réfugiés espagnols.

Antonia et Maria

Les parents et grands-parents de Maria et d'Antonia habitent l'Andalousie à Almanzora, à une centaine de kilomètres d'Almería dans une maison sans eau. En 1926, leurs parents migrent une première fois en France à Grenoble pour travailler la terre. Maria naît dans cette ville en 1933.



►
Antonia, Maria
et leurs parents
en 1951
(collection
François Herencia)



◀
Jeannette Weidknet a beaucoup aidé les réfugiés espagnols ; elle s'est particulièrement investie auprès des enfants dans l'apprentissage de la langue française

Ensuite, ils reviennent en Andalousie où Antonia voit le jour en 1936. Leur père retourne à Grenoble pour ramasser les betteraves une saison de plus et se faire un peu d'argent.

Mais la guerre éclate en Espagne et la récolte terminée, il ne peut pas rentrer rejoindre son épouse qui reste seule avec ses filles dans la maison familiale. Cette séparation va durer douze ans. C'est une période très douloureuse pour les parents de Maria et d'Antonia. Leur mère pleure souvent : le courrier circule difficilement et donc les nouvelles de leur père sont très rares. Parfois, elles arrivent clandestinement par l'Andorre. Leur mère essaie d'envoyer par le même chemin des lettres et des photos des filles pour consoler son époux. Elle-même très pieuse trouve un peu de réconfort et d'espoir dans la prière. Elle va presque tous les jours à l'église.

Antonia et Maria l'accompagnent. Elles vont à l'école le matin, gardent les chèvres ou ramassent des herbes l'après-midi et apprennent à broder. Le grand-père vend au marché les légumes qu'il cultive et la volaille qu'il élève pour subvenir aux besoins de la famille. Grâce à lui et à leur mère, elles reçoivent toutes deux une bonne éducation mais leur père leur manque. Il ne peut pas rentrer en Espagne car il serait enrôlé de force dans l'armée de Franco. Il a trouvé du travail dans les carrières de sable et graviers à Olonzac dirigées par M. Parizi. Celui-ci devient le propriétaire de la drague de Blagnac (celle qui appartiendra à Virgile Furlan et ensuite à la famille Argelès) et garde le père d'Antonia et de Maria comme employé.

En 1938-39, la correspondance reprend et lorsque la guerre se termine en France il peut obtenir plus facilement des papiers pour faire venir son épouse et ses filles. Toute la famille s'installe à Blagnac rue Saint-Exupère grâce à des connaissances.

Antonia et Maria, 12 et 14 ans, ne parlent pas le français. Elles se souviennent des cours particuliers de l'institutrice, Jeannette Weidknet, qui leur permettent d'apprendre plus rapidement cette nouvelle langue. Antonia aime beaucoup la danse, elle fait une démonstration de flamenco à la fête des écoles.

Maria s'intéresse à la couture, elle prend des cours à l'école Pigier puis travaille dans un atelier de confection place Dupuy à Toulouse. Antonia y travaillera aussi. Toutes les deux brodent leur propre trousseau ainsi que des petits vêtements pour des bébés espagnols. En remerciement, une maman

espagnole coud un cartable en tissu pour qu'Antonia aille plus facilement à l'école avec les affaires de classe bien rangées.

En 1950, elles ont une sœur Lola et en 1952, un frère, Lazare dit Lalo.

En 1958, elles reviennent en Espagne avec beaucoup d'émotion. Elles y trouvent de nombreux changements.

Aujourd'hui, toutes les deux mariées (Maria avec un Espagnol), mères et grands-mères sont bien intégrées en France.

En fait, elles ont beaucoup souffert de la séparation d'avec leur père, c'est un drame qu'elles gardent gravé dans leur mémoire, mais elles ont pu surmonter cette douleur grâce à l'amour que les membres de leur famille très unie se portaient entre eux.

Pilar

Les parents de Pilar se marient en 1931 dans la grande ville de Barcelone près de la Sagrada Familia et y vivent avec la grand-mère dans une belle maison. Pilar n'a pas connu sa sœur aînée décédée à l'âge de trois mois.

Lorsque Franco arrive au pouvoir son père s'engage dans l'armée pour le combattre.



◀
La mère de Pilar
au camp d'Argelès
(collection famille
Michau)

▶
Pilar et ses parents
à Blagnac en 1947
juste après
les retrouvailles
(collection famille
Michau)



En 1939, la famille de Pilar est presque une des dernières à partir, précipitamment et avec peu de bagages, vers le Perthus en camions militaires. Son père fait la navette pour "recueillir" toutes les personnes marchant à pied et qui forment un long cortège. Au passage, il sauve des religieuses enfermées dans une église, d'autres ont été étouffées avec des papiers enfoncés dans la bouche.

Ils atteignent enfin le Perthus et arrivent au camp de concentration d'Argelès



◀
Fête à la Bourse du
Travail pour la paix
(collection François
Herencia)

où femmes, enfants et vieillards sont rassemblés. Les vêtements, les valises se perdent et c'est avec des draps que les femmes confectionnent des blouses. La nourriture se compose surtout de lentilles.

Avant la naissance de Pilar ses parents arrivent à Blagnac, rue du Canalet. Son père trouve un emploi de grutier à l'aéroport, mais pour peu de temps car, étant sans papiers il a été obligé de partir et de travailler à Merville comme bûcheron. Malheureusement, ils apprennent que la grand-mère est mourante. Sa mère repart à Barcelone avec Pilar qui n'a que 15 mois. Elle ne pourra revenir en France qu'en... 1947.

Pendant ce temps, son père est fait prisonnier par les Allemands. Il réussit à s'évader, se cache pendant 70 jours, il mange ce qu'il trouve dans la nature et se dissimule sous les eaux. Il arrive enfin au couvent de Blagnac où les sœurs lui conseillent d'aller dans la grotte à chaque alerte.

Le 7 mars 1947, il peut envoyer de l'argent pour payer le passeur afin que Pilar et sa mère le rejoignent. Elles arrivent à l'Hospitalet où le père devait les récupérer, mais la neige le retarde. Le carabinier les met en joue, exige les bagages et l'argent si non il menace de les tuer. Heureusement, en attendant

son père Pilar et sa mère qui ne parle que Catalan sont recueillies par les propriétaires de l'hôtel. Pilar évoque la gentillesse de ces gens formidables avec émotion.

Enfin tout s'arrange et tous les trois arrivent à Blagnac. Ils logent rue Fonsorbes. Pilar va à l'école. En trois mois elle apprend le français grâce aux cours particuliers donnés par l'institutrice, Jeannette Weidknet, elle ne redouble pas et obtient le Certificat d'études sans difficultés. Elle apprend le violon avec M. Pradet, le chant choral avec M. Chemello.

Son père, toujours actif, associé à l'oncle de François Herencia, s'occupe de trouver de l'argent pour aider les prisonniers espagnols. Il inculque le sens du devoir et des idées de gauche à sa fille.

Plus tard, Pilar, bien intégrée en France mais profondément marquée par l'exemple de son père, poursuivra avec son mari le même idéal.

Pedro

C'est grâce au témoignage enregistré de sa mère, aujourd'hui décédée, que Pedro a pu connaître l'histoire de ses parents.

Son père, né en 1900 dans une famille bourgeoise de la province de Lérida, au village de Coll de Nargó, fait ses études au séminaire de la Seu de Urgell. Il se marie lorsqu'il revient au village avec une "terrienne" dont le père possède un élevage de moutons et des oliveraies. Pedro y naît en 1926.

Son oncle est instituteur, il enseigne en catalan (ce qui sera interdit par Franco).

Son père tient le café du village et sa mère, l'épicerie.

Très pieux à la sortie du séminaire, son père se fâche avec le clergé et vit la période d'avant la guerre civile en s'engageant dans le parti des républicains. Car, dès les années 1930, l'Espagne commence à "bouger". Lors des élections, lorsque la gauche passe, un cheval court dans le village et son cavalier a le bras droit bandé, lorsque la droite gagne c'est l'inverse.

Son père va à la rencontre des ouvriers pour leur distribuer quelques denrées... en échange de voix aux élections ! Très engagé dans la vie politique, il devient le secrétaire du parti, responsable de toute la région, se rend tous les quinze jours à Barcelone et correspond avec Azaña qui deviendra président de la République espagnole en 1936.

Mais cette vie assez tranquille est bouleversée par la maladie : atteint de



◀
**Pedro, son frère et
leurs parents en
Espagne avant la
Guerre civile
(collection
famille Ginesta)**

tuberculose il décède en février 1934. Plus de mille personnes assistent à son enterrement civil (chose très rare à l'époque dans ce pays catholique), deux cars venus de Barcelone amènent les représentants du parti.

Il laisse une femme et deux enfants car un autre fils est né entre temps. Pour Pedro, la mort de son père est une douloureuse épreuve. Sa mère le confie pendant deux ans à son oncle qui habite à 80 kilomètres. Celui-ci lui donne une éducation très pieuse et lui enseigne à lire et à écrire.

Sa mère reste au village et, obligée de fermer le café, vit de l'épicerie qu'elle tient jusqu'au bout.

En 1936, les bombardements commencent. Pedro se souvient des avions italiens qui franchissent la barrière montagneuse derrière leur village et la peur qui les fait se réfugier dans des abris à l'école. En février 1939, quand les troupes de Franco arrivent, sa mère, se sentant en danger, décide de fuir avec les enfants et ses deux sœurs. Elle laisse tout dans sa maison, plus tard, elle ne retrouvera rien.

Les trois familles, en échange d'un demi-sac d'amandes et du sucre peuvent franchir la frontière sans trop de souffrances, dans un camion de l'armée jusqu'à Puycerda. Ensuite un train les conduit à Montauban. Là le wagon est "coupé en deux". Fort heureusement, les trois familles se retrouvent du même côté, sont envoyées à Lavit de Lomagne dans un couvent désaffecté avec une cinquantaine d'autres personnes, puis réparties dans des fermes. Pedro et son frère y resteront pendant trois ans avec leur mère. Les notables français les considèrent correctement.

Ensuite sa mère va à Castelsarrasin travailler à la Monnaie dans l'atelier de fabrication des pièces d'aluminium pour un salaire de 5 francs par jour. Pedro fait plusieurs métiers : il coupe du bois à Malauze, travaille à Lavit dans un garage avec son frère. Là ils gagnent leur vie et soulagent ainsi leur mère qui ne travaillera plus.

Elle est tentée de retourner en Espagne mais s'arrête en Andorre dans sa famille. Pedro aussi veut revoir son village. Comme Franco gouverne encore, il dit qu'il vient "en touriste" voir le barrage qui est en construction. Les carabiniers le laissent passer. S'il n'avait pas donné cette raison, il aurait été fusillé par les franquistes comme tous ceux qui revenaient en Espagne. Il se rend dans son village et repart rapidement.

Pedro et sa mère arrivent à Toulouse. Il travaille dans une fabrique de

vêtements de l'armée mais elle fait faillite. Se dessine alors pour Pedro ce qui sera l'activité de sa vie : d'abord mécanicien vélo, puis mobylette chez Motobécane...

Le 12 décembre 1953, il épouse Françoise installée à Valence d'Agen où ses parents, originaires de la vallée du Pô, tiennent un hôtel-restaurant.

Sa mère réussit à vendre un terrain en Espagne et achète une maison à Blagnac pour loger le couple.

Aujourd'hui, entourés de leurs trois enfants et de nombreux petits-enfants, Pedro et Françoise mènent une paisible retraite dans un joli appartement en pleine verdure.

Antonia et Thomas

Rose Dubost née Contreras nous a envoyé "l'histoire" de ses parents, Antonia et Thomas. Nous la remercions infiniment comme toutes les personnes que nous avons rencontrées.

Voici l'histoire de mes parents qui ont vécu "La Retirada".

Comme je suis née dans les années cinquante et bien qu'ayant grandi avec les récits de la guerre que me racontait en permanence ma mère, j'ai préféré, pour l'exactitude des faits, donner le récit d'un cousin.

Il a écrit ce texte lors des obsèques de ma mère, Antonia Contreras en 2006 qui mourut à l'âge de 90 ans.

Elle était née le 4 juin 1916 dans un petit village de montagne de la province de Santander en Espagne. Elle était la dernière fille d'une famille de onze enfants. Ses parents étaient de condition très modeste. Elle avait 9 ans lorsque son père mourut de maladie. Les conditions de vie de sa famille devinrent plus difficiles et c'est donc très jeune qu'elle commença à travailler.

Le 18 juillet 1936 éclata l'insurrection des rebelles félon à la République, "les Nationalistes" qui deviendront rapidement les "Franquistes" du nom de leur chef, Franco.

Antonia avait à peine 20 ans !

La guerre durera 33 mois ! Trente-trois mois d'enfer pendant lesquels près d'un million de personnes trouveront la mort.

Le monde ignorait alors que cette guerre civile allait devenir le banc d'essai pour une guerre encore plus meurtrière, encore plus horrible.

►
**Antonia et Thomas
Contreras avec leur
fils José en 1946**



Hitler et Mussolini furent très rapidement les alliés des Franquistes.

Dès lors, Antonia et une partie de sa famille allaient entamer un long et terrible exode.

Le 26 août 1937, l'avancée des troupes fascistes vers Santander, les obligea à embarquer précipitamment sur un bateau, (elle me parlait de barques)

avec peu de vivres, un minimum de bagages et quelques vêtements. Des centaines de bateaux, remplis de soldats, de femmes, d'enfants et de vieillards furent ainsi la guerre et les massacres qui allaient s'ensuivre. Beaucoup d'entre eux n'arrivèrent jamais à destination. Ils erraient sur l'océan, souffrant de faim et de soif.

Enfin, le 29 août, ils trouvèrent refuge au port de La Rochelle, où les organisations humanitaires, les syndicats de Dockers CGT et les partis politiques de gauche distribuèrent vivres et boissons aux arrivants.

C'était la première fois qu'Antonia et les siens foulaient la terre de France ! Quelques heures après, sur ordre du gouvernement français, ils étaient renvoyés vers l'Espagne, en Catalogne. Le voyage en train dura plus de 24 heures et c'est donc affamés et déshydratés qu'ils débarquèrent des wagons sur les quais de la gare de Port-Bou avant d'être repoussés sans ménagement hors du territoire français.

Le 26 janvier 1939, la chute de Barcelone allait ouvrir un des chapitres les plus bouleversants de l'histoire contemporaine.

Les colonnes franquistes, dans leur avance implacable, poussaient devant elles un pitoyable troupeau, une vague humaine qui venait se briser sur la frontière française.

C'est dans cette marée humaine, parmi tous ces pauvres gens, dans cette horde endiguée sur une seule route, qu'Antonia et les membres de sa famille s'étaient trouvés, fuyant eux aussi devant l'avance des colonnes franquistes. Après de longues heures de marche, marchant ou piétinant, sous des bourrasques de neige ou de pluie, harassés de fatigue, affamés, ils arrivèrent enfin à la frontière le 28 janvier 1939. Les réfugiés n'avaient plus le choix. Soit ils restaient en Espagne pour y subir la loi fasciste du vainqueur, soit ils se coupaient pour longtemps de leur pays.

D'après les statistiques officielles, cette énorme masse humaine comprenait outre les militaires, plus de 63 000 femmes et 68 000 enfants.

C'est dans ces conditions qu'Antonia foula pour la deuxième fois cette terre de France.

Ils étaient tous venus chercher la liberté mais après un bref passage dans des camps de contrôle, hommes, femmes et enfants furent dirigés vers des camps de concentration (n'ont rien à voir avec les camps nazis dont on parlera plus tard).

Antonia, ses sœurs, sa mère et ses neveux se retrouvèrent dans ces fameux camps.

Antonia : « *Après un long voyage (2 jours et 2 nuits) dans des wagons pour le bétail, nous arrivâmes à Brest et de suite à Berthaume (Finistère)* ».

Le premier fut celui situé près du Fort de Berthaume, au sud du Conquet, en Bretagne.

Nombre d'internés se trouvaient au bord de l'épuisement nerveux. Beaucoup souffraient des poux, de la gale, de diarrhées, de bronchite et même du typhus.

Heureusement que la solidarité s'organisa et de nombreuses municipalités ouvrières votèrent des subventions et envoyèrent des vivres dans les camps. Puis, la Seconde Guerre mondiale éclata. L'invasion nazie allait aggraver encore plus les conditions de vie. C'était dangereux d'être un « républicain espagnol » sous l'occupation. Des milliers d'entre eux allaient mourir dans des camps d'extermination. Beaucoup d'autres donnèrent leur vie pour défendre la France.

Antonia : « *En juin 1939, nous fûmes transférés à Plougonvelin où se trouvait la plupart des Espagnols, nous pensions être expédiés vers l'Espagne. Nous vivions dans des conditions intenable.*

En février 1940, on nous obligea avec des gendarmes à monter dans des bus où ils nous transportèrent à l'île Tudy. Là nous nous trouvâmes avec plus de 500 personnes dans une usine désaffectée : en guise de WC, ils avaient creusé une tranchée avec des planches dessus. Nous n'avions pas de quoi dormir et nous dormions à même le sol sur un peu de paille.

Le 27 mai, tous les jeunes, filles et garçons avaient été renvoyés à Fuenterrabia. Les autres restaient car les maris travaillaient dans des compagnies de travail. Nous partîmes de l'île Tudy avec un permis de la Préfecture que nous pûmes obtenir car, durant le temps de notre internement, je dus broder le trousseau de mariage à la directrice. Le 27 mai 1940, nous allâmes nous installer à Audierne où on nous loua un grenier. Nous restâmes jusqu'au 2 novembre 1944 où nous arrivâmes à Blagnac. Nous devions nous présenter tous les mois pour un contrôle jusqu'en janvier 1949 où nous pûmes obtenir la carte de réfugiés. »

Dès la fin de la guerre, les réfugiés espagnols, pensant que Franco allait être bouté hors d'Espagne, voulurent se rapprocher de leur pays. Ils affluèrent

La revue papier BQH n° 38
concernant LA RETIRADA
étant épuisée, retrouvez
cet article en pdf
sur notre site :
[http://
blagnachistoire.e-monsite.com/](http://blagnachistoire.e-monsite.com/)
en bas de la page

donc vers le sud de la France. Hélas, ils durent déchanter ! Beaucoup d'entre eux s'installèrent alors dans la région toulousaine. Pour Antonia, ce fut Blagnac.

C'est ici à Blagnac qu'elle se mariait, qu'elle a toujours vécu et que ses enfants sont nés.

Elle disait souvent qu'elle faisait partie des pauvres. Elle savait, elle, ce qu'étaient les fins de mois difficiles, les difficultés pour élever convenablement les enfants, la dureté du métier de son mari dont les poumons étaient peu à peu rongés par les méfaits de l'amiante. Oui elle était pauvre, mais elle était aussi riche, riche de générosité, riche de bonté, d'amabilité envers ses voisins, riche d'amour pour les siens, riche de fidélité à ses idées politiques. Idées politiques qu'elle avait acquises tout le long de ces longues années d'un douloureux exil.

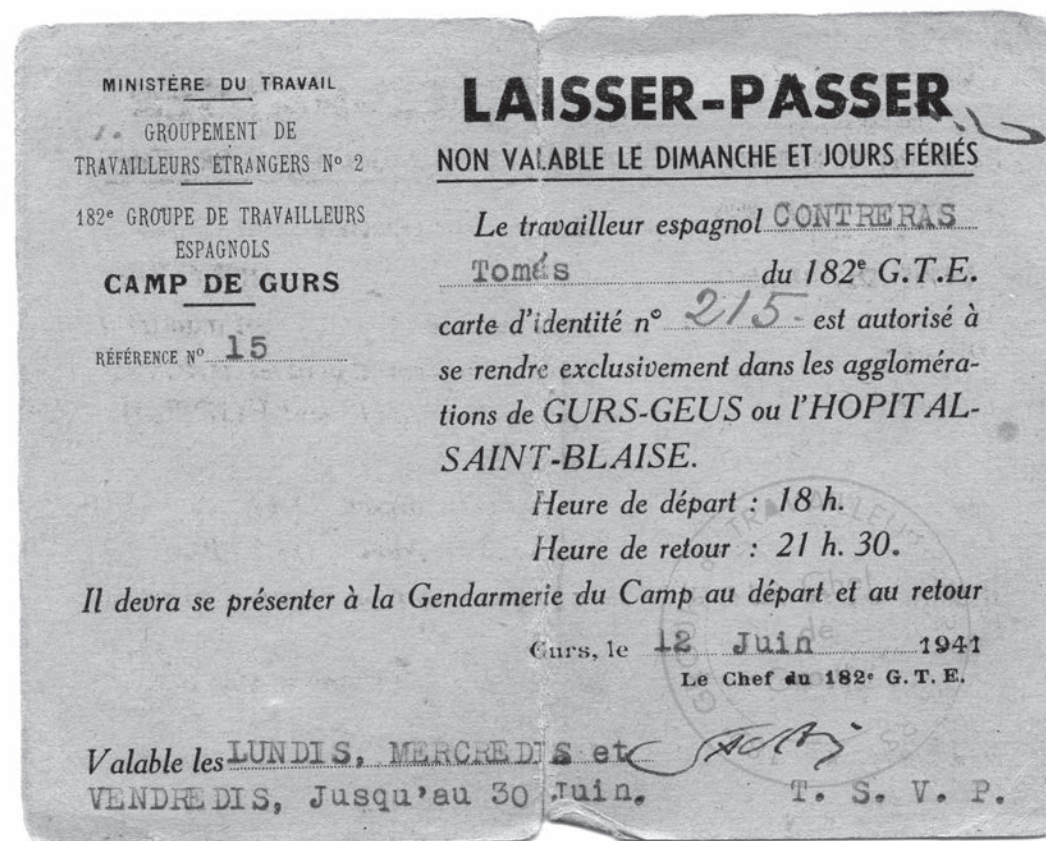
Elle parlait avec passion de Liberté, de justice sociale, de paix dans ce monde. Voilà l'histoire d'Antonia Contréras, l'histoire d'une femme simple.

L'histoire de mon père, Thomas Contréras, concernant cet épisode de la guerre sera beaucoup plus résumée car c'était un homme qui parlait peu et que personne ne pourra nous narrer car il quitta son pays tout seul, en laissant sa famille sur sa terre natale.

Il n'y reviendra qu'en 1969, soit 33 ans après... Je me souviens de l'émotion de ses 2 frères vivants, les 2 autres étant décédés. L'aîné fut tué dans une bataille et enterré dans une fosse on ne sait où. L'autre frère, mit fin à ses jours, ne supportant plus les souffrances d'une gangrène qui lui rongait une jambe suite à une blessure de guerre.

Thomas né en 1917 dans un village assez important de Castille, au pays de Don Quichotte, était le cadet d'une famille de cinq enfants. Il fut très jeune orphelin de sa mère qui mourut brusquement (la veille de la constitution de la nouvelle république : date gravée dans sa mémoire et dont il me parla peu de temps avant sa mort). Thomas qui adorait l'école et était un élève, d'après son instituteur, très intelligent (il donnait les réponses avant qu'il eût fini d'écrire les énoncés au tableau) dut abandonner ses études pour aider son père au travail des champs.

Malgré leur courage et leur dur labeur, mon père et sa famille qui travaillaient leurs propres terres connaissaient des difficultés.



Ils voient ainsi, comme beaucoup d'Espagnols, en la République de 1931 une des conditions pour l'amélioration de leurs conditions de vie.

Lorsque la guerre civile éclate, mon père se porta volontaire pour aller combattre au Front de Madrid : il n'avait que 19 ans.

Au début de l'année 1938, le camp républicain est en difficulté : les régions basques sont tombées. Le 2 février 1938, les troupes nationalistes lancent l'offensive d'Aragon et le 15 avril suivant atteignent la Méditerranée en prenant la ville de Vinaros (Castellon) coupant en deux le territoire restant aux mains des troupes républicaines.

Les troupes se sont repliées sur la rive gauche de l'Èbre.

Le général Vicente Rojo, chef de l'état-major républicain, projette une vaste opération afin de distraire l'attention des nationalistes de Valence et de

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR
DIRECTION GÉNÉRALE
DE LA SURETÉ NATIONALE
PRÉFECTURE
de Haute-Garonne

Application du décret
du 31 décembre 1947
(voir au verso)

RÉCÉPISSÉ DE DÉCLARATION DE CHANGEMENT DE RÉSIDENCE

Nom Contreras - Quira Prénoms Aubouà
Né le 4 juin 1910 à Santander Esp.
Nationalité Espagnol titulaire de l'autorisation de séjour n° 47-AC-42574
délivrée le 12 janvier 1948 à TOULOUSE Haute-Garonne

DÉPART ARRIVÉE

demeurant à _____ vient de Audouine Firsiroti
se rend à _____ est arrivé à BLAGNAC le 10 novembre 1944
le _____ BLAGNAC le 10 FEVR 1948
Le Maire ou le Commissaire de police: _____
Cachet

soulager le Levant, en lançant une offensive massive sur les forces nationalistes qui stationnent sur la rive droite de l'Èbre. Cela suppose l'extension du conflit sur un front long de plus de 60 km.

L'opération est tout à fait ambitieuse et audacieuse d'autant plus que les fleuves à fort débit comme l'Èbre étaient considérés par les militaires comme infranchissables.

L'offensive commence le 25 juillet avec l'attaque par les forces républicaines. Les nationalistes attaquent systématiquement les lieux du franchissement de l'Èbre. Les nationalistes ouvrent les vannes de barrages ce qui provoque une soudaine crue du fleuve emportant hommes, camions, passerelles. Les combats tournent donc en faveur des franquistes qui repoussent peu à peu les républicains.

Malgré leur résistance, la déroute des républicains se fait chaque jour plus évidente.

Je sais depuis peu que mon père, ne sachant pas nager, traversa l'Èbre accroché à la queue d'un âne.

Il fut fait prisonnier et envoyé dans un camp de prisonniers dans la région d'Aragon.

Avec trois de ses compagnons de camp, ils décidèrent de s'évader. Ils partirent donc à pied et traversèrent les Pyrénées et nombre de rivières malgré le froid. Mon père qui n'avait peur de rien aperçut une maison et décida d'aller voir. Il revint vers ses compagnons bredouille : comment savoir s'ils étaient encore en France ou au Pays basque espagnol, il ne comprenait pas la langue. L'un de ses amis qui avait fréquenté des Français alla voir à son tour et interrogea la première habitante qu'ils trouvèrent et leur confirma : ils étaient bien en France.

Mon père arrivait en France le 28 janvier 1940.

Ils avaient peur et demandèrent à un Français ce qu'ils devaient faire : il leur conseilla d'aller à la gendarmerie où les gendarmes les gardèrent deux jours, à la suite de quoi, on les emmena au camp de concentration de Gurs. Mon père n'avait toujours pas sa liberté. Là, il travaillait pour une compagnie de travail où les gendarmes les menaient tous les jours.

En septembre, mon père fut transféré à Lorient (Finistère) pour travailler sur une base pour les Allemands.

Mon père s'évada et errait d'un village à un autre en parcourant la Bretagne. Il fit la connaissance d'un de mes oncles qui le fit rentrer dans un camp de travail.

C'est ainsi qu'il fit la connaissance de ma mère et qu'il retrouvait une nouvelle famille alors qu'il n'avait aucune nouvelle de la sienne. Toute correspondance avec les membres de la famille en Espagne était impossible de peur des représailles et il resta 10 ans dans le silence.

En Bretagne, comme beaucoup d'Espagnols en France, mon père, toujours dans l'ombre, participa activement à la libération de la France.

Son but ainsi que celui de toute ma famille : se rapprocher de son pays pour y retourner un jour.

Après quelques jours à Paris, ils allèrent vers Toulouse pour aboutir à Blagnac. Je me souviens de la grande amitié de tous les Espagnols de Blagnac, de la solidarité et de leur participation commune. Mon père fut un sympathisant actif participant à toutes les actions pour la liberté et les droits de l'homme. 1945 fut le début de sa nouvelle vie familiale car il épousa ma mère.

Son voyage se termina en 2005 à l'âge de 89 ans.

La revue papier BQH n° 38
concernant LA RETIRADA
étant épuisée, retrouvez
cet article en pdf
sur notre site :
[http://
blagnachistoire.e-monsite.com/](http://blagnachistoire.e-monsite.com/)
en bas de la page

Mes parents étaient tellement attachés à Blagnac qu'ils ne voulaient leur dernière demeure qu'à Blagnac ; pour une fois, leur souhait fut exaucé. J'ai le souvenir de ma mère qui a toujours souffert d'avoir perdu beaucoup de membres de sa famille, toujours généreuse envers les autres, de mon père pour qui tout était toujours bien malgré son travail pénible et ses nombreux déplacements.

Leur amour, pour nous les enfants, petits-enfants et tous les membres de la famille restera un exemple dans un monde où ils n'auront connu aucune pitié pour eux-mêmes.

Leur fille, Rose Dubost

Témoignages recueillis auprès des familles : Facerias, Ginesta, Herencia, Jimenez, Laconde et Michau que nous remercions infiniment.

Si nous avons oublié des familles, nous les prions de nous excuser et de se faire connaître.

Monique Lanaspèze et Suzanne Béret



◀ ▶
Début des années 1950 : les réfugiés espagnols rendent hommage à l'un des premiers d'entre eux enterré à Blagnac loin de son pays natal (collection François Herencia)

